

europa

revue littéraire mensuelle



Eugène Savitzkaya

Pierre Peuchmaurd

novembre-décembre 2020

# europa

Revue mensuelle fondée en 1923  
sous l'égide de Romain Rolland

*Parmi ses animateurs :*

Pierre Abraham, Louis Aragon,  
Jean-Richard Bloch, Jean Cassou, Charles Dobzynski  
Paul Éluard, Jean Guéhenno, Pierre Gamarra,  
Henri Meschonnic, Elsa Triolet,  
Bernard Vargaftig, Antoine Vitez.

## Comité d'Europe

Olivier Barbarant	Vénus Khoury-Ghata
Dominique Barbéris	Alain Lance
Henri Béhar	Daniel Leuwers
Michel Besnier	Francine de Martinoir
Bernard Chambaz	Henri Mitterand
Francis Combes	Gérard Noiret
Gérard de Cortanze	Jean-Baptiste Para
Michel Delon	Marc Petit
Anne-Marie Garat	Lionel Ray
Isabelle Garo	Pierre Vilar

*Rédacteur en chef :* Jean-Baptiste Para  
*Secrétaire de rédaction :* Karim Haouadeg

Publié avec le concours du Centre National du Livre

## CONDITIONS D'ABONNEMENT

France : un an 75 €  
Union européenne et Suisse : 105 €  
Autres pays : un an 115 €

Les manuscrits non insérés ne sont pas retournés.  
Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

*Rédaction et Administration :*  
4, rue Marie-Rose, 75014 Paris.  
Téléphone & télécopie 01. 43. 21. 09. 54  
Métro : Alésia / Bus : 38, 62, 68, 92.  
Courriel : Europe.revue@wanadoo.fr  
Site internet : <https://www.europe-revue.net/>

CCP La Source 39 26716 K à l'ordre d'Europe  
IBAN : FR 32 20041 01012 3926716K033 07  
BIC : PSSTFRPPSCE

ISSN 0014-2751

*Directeur de la publication :* Marcel Saint Pol

*Imprimé en France*

98<sup>e</sup> année — N° 1099-1100 / Novembre-Décembre 2020

## SOMMAIRE

### EUGÈNE SAVITZKAYA

Jean-Baptiste PARA	3	Une écriture en liberté.
Eugène SAVITZKAYA	10	Le grand monde.
Richard BLIN	23	Une poésie de la déculture.
Yves DI MANNO	28	Fête sans fin.
Charles-Gaby MAX	32	Allegria.
Johan FAERBER	40	Savitzkaya ou le dur désir de salir les livres.
Guillaume CONDELLO	50	La littérature face à l'irréductible.
Régis LEFORT	66	Un petit peuple de sensations affinées.
Tristan HORDÉ	77	Le mouvement de la vie.
Thierry ROMAGNÉ	82	La Sainte Famille savitzkayenne.
Henri SCEPI	90	Le goût du réel.
Jean-Pascal DUBOST	100	Compost pour un fou civil.
Victor RASSOV	103	De quelques mutations.
Laurent DEMOULIN	109	Savitzkaya féministe lubrique ?
Bruno BLANCKEMAN	121	Gémeaux contraires.
Pierre VINCLAIR	131	À qui fou parles-tu ?
Carmelo VIRONÉ	142	<i>Ut pictura poesis</i> : l'art de faire.
Marc WETZEL	159	Bref abécédaire savitzkayien.
Éric MEUNIE	166	Dragon rose remue la mer.
Jean-Bernard VRAY	178	« En nous, il vit encore ».

### PIERRE PEUCHMAURD

Laurent ALBARRACIN	192	Un dormant.
Joël CORNUAULT	195	Le roi s'appelait comme lui et maintenant il dort.
Jean-Yves BÉRIOU	200	Le lyrisme radical de Pierre Peuchmaurd.
Marc BLANCHET	211	Ne rien conclure.
François LEPELIER	215	L'esprit des correspondances.
Miguel CASADO	225	L'œil tourné.
Julien STARCK	235	Le parfum rose.
Serge AIROLDI	243	Pour clouer rien.
Jean-Claude LEROY	250	Entre guerre et barricades.
Jean-Paul MICHEL	259	Indices de position.
Alain ROUSSEL	266	L'amour, le frisson, la merveille.
François-René SIMON	270	Éclats d'une amitié interrompue.
Joël GAYRAUD	275	Portrait analogique de Pierre Peuchmaurd.
Benoît CHAPUT	276	Pierre qui vole.
Ildefonso RODRÍGUEZ	281	L'hommage d'un moineau ibérique.
Pierre PEUCHMAURD	287	Le soir, je vais aux eaux.

# SAVITZKAYA FÉMINISTE LUBRIQUE ?

Le corps est au cœur de l'écriture d'Eugène Savitzkaya : il s'agit d'une écriture à cœur ouvert qui prend les mots du corps à bras le corps. C'est entendu. S'ensuit-il une image savitzkayenne de la différence des sexes ? Une vision de la Femme ? Des femmes ? Une forme de féminisme ? Ou, au contraire, une défense misogyne du désir masculin ? Ou bien l'écheveau des connotations est-il tellement serré qu'il est impossible d'en dégager la moindre cohérence ? Telles sont les questions auxquelles je vais m'efforcer de répondre dans cet article.

## LE MAGMA

Les poèmes publiés par Savitzkaya au début de sa carrière, entre 1974 et 1980 (de *Cœur de schiste* aux *Couleurs de boucherie*), semblent décrire un monde fusionnel et confusionnel, sauvage et violent, primitif et primordial, puéril et originel, atemporel et précédipien, au sein duquel sont annulées toutes les dichotomies qui structurent l'entendement humain — ou du moins la rationalité occidentale. Y sont en effet abolies les frontières entre la vie et la mort, entre le féminin et le masculin, entre l'homo- et l'hétérosexualité, entre l'âge adulte et l'enfance, entre l'enfant et sa mère, entre la réalité et sa représentation, entre l'animal et l'humain et entre la faune et la flore. Et ce magma sémantique trouve son équivalent stylistique dans un *maelström* syntaxique fait de phrases sans fin et sans lien. Il faudrait en citer une en entier pour montrer leur richesse, leur chatoisement et leur ondulation propre — et surtout pour mettre en lumière les limites de toute interprétation à leur sujet. Car, s'il est vrai que, même en ce qui concerne la littérature la plus classique, « il n'est pas nécessaire, comme le soulignait Roland Barthes, d'ajouter de soi à un texte pour le "déformer" : il suffit de le citer, c'est-à-dire de le découper : un nouvel intelligible naît

immédiatement<sup>1</sup> », quand un texte présente un sens dénotatif obscur, son morcellement critique est encore plus *déformant* : ne naît pas alors *un nouvel intelligible*, mais simplement *de l'intelligible*. Mais il semble impossible, dans le cadre d'un article, de citer intégralement une de ces phrases infinies. J'isole alors l'extrait de l'une d'entre elles, sans, du moins, interrompre son cours (comme je serai amené à le faire ensuite dans d'autres citations). Que la lectrice et le lecteur sachent toutefois que la phrase s'ouvre sur l'impératif « Fracture » et contient, en vrac et entre autres, les substantifs « placentaires », « chronomètre », « ambulance », « plâtre », « cachexie », « coude », « pied », « cétaqué », « mammouth », etc., qui n'ont *a priori* rien à voir avec l'objet de mon analyse :

[...] *les muqueuses distinctes et qui s'aiment, se brûlent la langue et l'arc et le malais bien enfermé dans la meilleure des housses, des poches poreuses qui sèment leurs graines et leurs aspermes : deux possums hélant mamm, épelant sans peur le koala, le liant au coude et salivaire et poteau de l'ivoire, de l'ampoule vive parmi nous, enfermé dans la meilleure des housses pour le lait [...]*<sup>2</sup>.

Au fil d'une phrase reproduisant le magma fusionnel semble soudain naître une différenciation : les muqueuses sont « distinctes », ce qui leur permet de s'aimer. Mais il ne s'agit que d'une lueur, vite éteinte. Si ces « muqueuses » renvoient (sans doute) à des organes sexuels, ceux-ci se voient désignés de façon indéterminée : les hommes comme les femmes possèdent des muqueuses génitales. D'ailleurs, rien ne prouve qu'il s'agit de garçon et de fille : dans cet univers pansexuel, l'hétérosexualité ne jouit d'aucun privilège sur l'homosexualité et l'on lit dans le même poème : « garçon glabre uni au garçon blessé<sup>3</sup> ». Pour en revenir à notre citation, remarquons que la suite de la phrase mêle inextricablement des éléments qui pourraient, au gré de métaphores certes conjecturelles, renvoyer aux organes féminins (« housses », « poches poreuses ») puis masculins (« sèment leurs graines ») — avant que ces derniers soient tout à fait annulés par l'*alpha* privatif du mot le plus clairement sexué du passage : « asperme ». Ce dernier terme est, selon le dictionnaire, un adjectif, et signifie « qui ne produit pas de graine » : il contredit donc le segment

1. Roland Barthes, *Critique et vérité* [1966], dans *Œuvres complètes*. Nouvelle édition revue, corrigée et présentée par Eric Marty, tome II, 1962-1967, Paris, Seuil, 2002, p. 800.

2. Eugène Savitzkaya, « Masculines » [1974], dans *Mongolie, plaine sale ; L'Empire ; Rue obscure*, préface de Mathieu Lindon et lecture de Carmelo Virone, Bruxelles, Labor, coll. « Espace Nord », 1993, p. 80-81.

3. *Ibid.*, p. 87-88.

précédent (« sèment leurs graines »), tout en acquérant la dignité d'un substantif (« leurs aspermes »). Les poches en question sèment-elles à la fois des graines *en présence* et des graines *en absence* ? La « housse » réapparaît ensuite dans un segment de phrase où surgit la mère (« mamm ») accompagnée de l'un de ses attributs, le lait. Enfin, le participe présent « liant » semble indiquer que le magma fusionnel a repris son droit, après cette brève éclaircie.

Plus haut, dans la même phrase, il est question de « l'androcée des taupes<sup>4</sup> » : un mammifère désigné par un substantif féminin (*la taupe*) est associé à un attribut masculin (*andro-*) du plus féminin des végétaux (le terme « androcée » signifiant « ensemble des pièces fertiles *mâles* des fleurs ») : en quatre mots se noue un écheveau presque inextricable, qui tend à annuler la différence des sexes.

Mais n'est-on pas heureux, chère lectrice, cher lecteur, au cœur de cet embrouillamini ? Prenons le temps d'observer un second segment de phrase du même long poème :

[...] *le lièvre plein qui court vers toutes les pointes vivantes, cuirassé à la poitrine montrant l'orifice, son tampon aux lèvres enduites de la mangouste, coupant les courroies au panda, les plus longs cordons [...]*<sup>5</sup>

Le lièvre, animal rapide proche du « chaud lapin », est associé à un évident symbole phallique (que pourraient donc sinon signifier ces « pointes vivantes » ?) avant que sa course ne le fasse pénétrer dans un univers féminin, qui n'est pas présenté comme *autre* (poitrine, orifice, tampon, lièvre). Et l'indétermination syntaxique a pour effet que le lièvre semble se métamorphoser en mangouste, animal dont le nom générique est du féminin : « son » tampon est en effet « aux lèvres [...] de la mangouste ». L'effet syntaxique est d'ailleurs peut-être renforcé par un jeu sur les signifiants : la proximité sonore et graphique de « lièvre » et de « lièvre » en fait un beau cas de paronomase. Quel est alors, dans la suite de ce fragment, le sujet du participe présent « coupant » ? Peu importe : nous sommes bel et bien dans un monde indifférencié. D'ailleurs, le motif qui suit semble renvoyer non plus au féminin sexuel, mais au féminin maternel : les « courroies » et surtout les « cordons » sont ici sans doute ombilicaux<sup>6</sup>.

4. *Ibid.*, p. 80.

5. *Ibid.*, p. 86.

6. Surtout si l'on sait que la femelle du panda n'est capable de nourrir qu'un seul nouveau-né à la fois et est contrainte, en cas de portée de deux ou trois petits, de choisir l'un d'eux et de laisser mourir les autres. Le jeune Savitzkaya l'avait-il appris ?

De nombreux termes, isolés de façon plus brutale, « en fonction des nécessités de [ma] démonstration », selon une expression de Pierre Bayard<sup>7</sup>, soutiennent l'hypothèse d'une indifférenciation sexuelle, à commencer par le titre du poème dont j'ai tiré cet extrait, « Masculines » — adjectif qui renvoie à l'univers de l'homme employé au féminin. Voici d'autres exemples, plus ou moins explicites, glanés dans différents poèmes de la même époque, et que je me contenterai de citer : « la floraison virile<sup>8</sup> », « Éjacule, révèle la pondeuse, la pyramide de la ponte<sup>9</sup> », « la membrane de soie de son frère féminin<sup>10</sup> », « un seul habitant féminin masculin<sup>11</sup> » ; « le garçon déborah<sup>12</sup> » (alors que, dans le même bref poème, celle-ci est nommée « déborah fleurie<sup>13</sup> ») ...

Ajoutons encore que l'organe masculin le plus visible est souvent tailladé : il est question dans « Masculines » d'un « hongre » (c'est-à-dire d'un étalon castré), d'un « éléphanté masqué, émasculé », d'un « pilote inerme » (c'est-à-dire, selon le contexte, d'un poisson-pilote dépourvu de come) et d'un « circoncis dans l'empire sans pétales<sup>14</sup> ». À ce sujet, il nous est loisible de citer une phrase complète, brève et intéressante, extraite de « Mongolie, plaine sale » : « Masculées, é<sup>15</sup>. » Non seulement l'adjectif « émasculé » est ici employé au féminin (pluriel), comme s'il s'appliquait à des femmes, mais en plus, il est lui-même amputé de son préfixe, qui signifie l'ablation, et qui se trouve éjecté en fin de phrase, après une virgule à laquelle, tant qu'à faire, je donnerais volontiers une valeur calligrammatique...

Quant à l'organe féminin, même si le motif est plus rare, il n'est guère mieux traité, puisqu'il est question, dans un autre poème, d'« orifices cousus<sup>16</sup> ». Un segment les réunit dans leur affliction respective : « brise le doux tunnel ouvert, coupe la queue<sup>17</sup> ». De part et d'autre en tout cas, les organes sont atteints : n'est-ce pas, à nouveau, un moyen de contrarier le dimorphisme sexuel ?

7. Pierre Bayard, *Enquête sur Hamlet. Le dialogue de sourds*, Paris, Minuit, 2002, p. 36.

8. Eugène Savitzkaya, *Le Cœur de schiste*, Liège, Atelier de l'Agneau, coll. « Tête de Houille », 1974, p. 7.

9. Eugène Savitzkaya, « L'Empire » [1975], dans *Mongolie, plaine sale*, op. cit., p. 111.

10. Eugène Savitzkaya, *Les Couleurs de boucherie*, Paris, Christian Bourgois, 1980, p. 79.

11. *Ibid.*, p. 11.

12. *Ibid.*, p. 102.

13. *Ibid.*, p. 103.

14. Eugène Savitzkaya, « Masculines », op. cit., respectivement p. 89, 85, 88 et 83.

15. Eugène Savitzkaya, « Mongolie, plaine sale », dans *Mongolie...*, op. cit., p. 36.

16. Eugène Savitzkaya, « L'Empire », op. cit., p. 122.

17. Eugène Savitzkaya, « Masculines », op. cit., p. 96.

Enfin, il nous faut examiner le motif récurrent du sperme. Nous l'avons déjà rencontré comme radical dans l'adjectif substantivé « asperme ». Ce n'est pas la seule occurrence de ce terme, qui apparaît sous sa forme adjectivale normale dans « Mongolie, plaine sale » lorsqu'il est question d'une « aspérule asperme légèrement enflé<sup>18</sup> » (« enflé » étant au masculin alors qu'« aspérule » est un substantif féminin) et d'une « asperme sentinelle<sup>19</sup> » — le motif de la sentinelle étant assez trouble lui aussi, puisque, dans la langue, il est du féminin tout en désignant, la plupart du temps, un homme et qu'en texte, il est parfois associé à une fille (« j'aime la sentinelle, / l'intouchable fille casquée<sup>20</sup> »), parfois à un univers militaire *a priori* masculin (« soldat froid intoxiqué et sentinelle pulvérisée<sup>21</sup> »). Il est aussi très souvent question de « monosperme » dans « L'Empire », poème qui s'ouvre d'ailleurs sur ce terme<sup>22</sup>. Dans les deux cas (« asperme » et « monosperme »), les suffixes relient la semence masculine au monde végétal, qui, en lui-même, aux yeux du profane, propose un partage sexuel moins facile à appréhender que le monde animal. Il arrive aussi que le mot « sperme » soit utilisé sans préfixe. Comme les organes, il ne jouit alors pas d'un sort envieux : « sperme lucifuge lâché après les piranhas, des graines morcelées et capturées par paires, par couples siamois et martyrisés<sup>23</sup> », « le sperme brûle le bras armé, mouille le corps des guerriers<sup>24</sup> ». Ou alors, dans ce magma désordonné, la semence mâle s'isole de ses producteurs, qui, nul ne s'en étonnera, auraient pu être aussi bien maternel que paternel : « le sperme nous propulse par petites explosions, petites pontes d'œufs parfaits sans père ni mère<sup>25</sup> ».

Ces poèmes entremêlent donc les motifs féminins et masculins de façon on ne peut plus serrée. Nous pourrions dès lors conclure à une nouvelle version du mythe de l'androgynie élaboré par Aristophane dans *Le Banquet* de Platon. Y voir une prise de position, par exemple en faveur d'un féminisme universaliste, semblerait abusif. Poursuivons l'enquête en nous penchant sur d'autres textes de Savitzkaya, plus précisément sur sa prose, qui est moins obscure.

18. *Ibid.*, p. 94.

19. Eugène Savitzkaya, « Mongolie, plaine sale », op. cit., p. 63.

20. Eugène Savitzkaya, « Masculines », op. cit., p. 92.

21. *Ibid.*, p. 80.

22. Eugène Savitzkaya, « L'Empire », op. cit., p. 104.

23. Eugène Savitzkaya, « Masculines », op. cit., p. 91.

24. Eugène Savitzkaya, *Les Couleurs de boucherie*, op. cit., p. 10.

25. Eugène Savitzkaya, « Un Attila. Vomiques », dans *Mongolie...*, op. cit., p. 29.

## MARIAGE HORS DU MAGMA

La prose de Savitzkaya, tout en étant toujours reconnaissable, est en réalité très variée. Elle s'écarte plus ou moins, selon les textes et les époques, du modèle initial constitué par les poèmes envisagés ci-dessus. Toujours est-il que l'on peut lire dans *Jérôme Bosch* :

*Ma crainte est si grande d'être enghé dans le magma qu'il me faut sans cesse toucher du bout des doigts, maintenant à une distance d'un bras de mon cœur ce que j'aime de toutes mes forces, ce dont je fais partie, ce dont je suis partie intégrante.*<sup>26</sup>

Le passage est à la fois symptomatique et paradoxal : il s'agit bel et bien de sortir du magma fusionnel (plus que probablement maternel) décrit par les poèmes antérieurs — tout en réaffirmant la fusion ! Le magma est à la fois signalé comme un danger et regretté avec nostalgie : il est le paradis originel qu'il a bien fallu fuir, hélas ! On lit dans le même texte : « Au paradis, on me torchait le derrière. Maintenant, je dois le faire moi-même et je suis sorti grandi de cette épreuve, ayant gagné une belle indépendance.<sup>27</sup> »

Ce double mouvement se rencontre dans nombre de textes quant à la question qui nous occupe. La dichotomie est à présent posée : les principes masculins et féminins désormais sont distingués, mais c'est pour aussitôt affirmer leur ressemblance ou pour échanger leurs attributs. Ainsi, dans *Les morts sentent bon*, croise-t-on sans sourciller des « hommes fendus » et des « femmes à bites<sup>28</sup> », ce qui, sauf erreur de ma part, n'existe pas dans l'univers référentiel.

Deux livres, qui se présentent comme des variations d'un seul et même grand (et magnifique) texte, *Célébration d'un mariage improbable et illimité* et *Nouba*, que je vais considérer ici dans leur ensemble, ont été présentés par Savitzkaya lui-même comme mus par « la logique d'une tentative d'union des deux principes : le féminin et le masculin<sup>29</sup> ».

26. Eugène Savitzkaya, *Jérôme Bosch*, Charenton, Flohic, coll. « Musées secrets », 1994, p. 22.

27. *Ibid.*, p. 16-18.

28. Eugène Savitzkaya, *Les morts sentent bon*, dans *Sang de chien* suivi de *Les morts sentent bon*, postface de Laurent Demoulin et Sarah Sindaco, Bruxelles, Espace Nord, 2012, p. 26.

29. Eugène Savitzkaya, « Le dossier de *Célébration / Nouba* » [1996], dans Laurent Demoulin, dir., *Textyles*, n° 44, Eugène Savitzkaya. *Le corps des mots*, Bruxelles, Samsa, 2013, p. 150. L'auteur ajoute : « Il va de soi qu'il pourrait exister de cette union une version homosexuelle et une version asexuée. Mais la version présente me semble la plus

Quatre mouvements distincts président à cette « logique » de « noces » des « deux principes ». Le premier consiste à mélanger les attributs féminins et masculins, soit de façon explicite : « l'homme apporte sa voix de jeune fille cassée dans une casserole, la femme apporte son timbre masculin entre des lèvres de soie<sup>30</sup> », soit au gré d'une métaphore animale : « la femme donne ses cris de coq et l'homme ses roucoulements de colombe<sup>31</sup> ». Le deuxième a recours à un passé mythique indifférencié, qui rappelle quelque peu l'univers des premiers poèmes : « [...] au commencement la femme était déesse, elle n'avait pas de seins et possédait par-devant une queue longue et touffue, au commencement l'homme était dieu, il n'avait pas de queue par-devant mais une queue par-derrière [...] »<sup>32</sup>. Une troisième stratégie vise à minimiser la différence sexuelle en décrivant les organes selon leurs caractéristiques communes : « la femme apporte son sexe creux et plein, l'homme apporte son sexe creux et plein<sup>33</sup> ». Enfin, le dernier rapprochement est lié, bien entendu, à la copulation :

*[...] je vois la femme qui se couche sur l'homme et l'homme qui se couche sur la femme, [...] je vois l'homme sous la femme et la femme sous l'homme, je vois le sexe de la femme autour du sexe de l'homme, je vois le doigt de la femme dans l'anus de l'homme, je vois le majeur de l'homme dans l'anus de la femme, je vois le sexe de l'homme dans le sexe de la femme.*<sup>34</sup>

À nouveau, les différences sont minimisées au profit des ressemblances, à tel point que la scène en devient iréaliste, puisque les deux partenaires semblent tous deux en même temps l'un sur et sous l'autre. En tout cas, il n'est pas question de dégager les pôles masculin actif et féminin passif qu'a institués la tradition occidentale. De ce point de vue, et pour la première fois, nous pourrions parler d'une forme de féminisme savitzkayen : le texte plaide à sa façon pour l'égalité entre les hommes et les femmes. D'ailleurs, Savitzkaya ajoute, à un adjectif, dans l'*incipit* de *Nouba*, la lettre « e » placée entre parenthèses (« sommes-nous né(e)s ») — usage qui connote clairement le féminisme.

complète, puisqu'elle englobe également les autres pratiques sexuelles. Dans un couple homosexuel de femmes ou d'hommes sont en jeu également le principe féminin et le principe masculin, les attributs sexuels physiques n'étant que des ersatz des potentialités sexuelles, comme des emblèmes de la confrontation des matières et des principes. » (*Ibid.*)

30. Eugène Savitzkaya, *Célébration d'un mariage improbable et illimité*, Paris, Minuit, 2002, p. 14.

31. Eugène Savitzkaya, *Nouba*, Liège, Yellow Now, 2007, p. 10.

32. *Ibid.*, p. 76 et p. 78.

33. *Ibid.*, p. 12.

34. *Ibid.*, p. 20.

## CONTRE L'HOMME ?

Ce dernier aspect semble *a priori* développé dans un texte paru récemment dans le recueil *Ode au paillason* et intitulé « Contre l'homme ». Le sens du terme « homme » y est très vite précisé : « L'Homme, / L'être Humain Mâle, / le Porteur de Couilles, l'Individu de sexe masculin, / le Matamore, Le Matador<sup>35</sup> ». Et c'est par de longues énumérations de titres ronflants, croquignolesques et ubuesques qu'est brocardé l'amour masculin des honneurs, de la gloire et du pouvoir : « et Lui, le Père de la Nation Unie, / le Grand Gérant Débonnaire, le Monsieur le Principal, / le Provisoire Provisoire, le Monsieur le Recteur du Ribat, / le Sénateur inamovible<sup>36</sup> ».

Voilà donc un texte qui insiste, cette fois, sur la différence des sexes : face à l'homme se trouve « l'Autre Versant de l'être, / la Femme<sup>37</sup> ». Et l'auteur semble critiquer celui des deux qui domine l'autre, qui cherche « le plus puissant des ascendants, afin d'exorciser son impuissance majeure<sup>38</sup> ». Rien n'est simple cependant. Car non seulement l'homme, malgré sa vantardise, se trouve face à une « femme qui parfois le commande, le rudoie, le mène par le bout du nez<sup>39</sup> », ce qui minimise l'ampleur de la domination masculine, mais en plus, la femme ne vaut guère mieux que son partenaire : elle est, elle aussi, « avide de pouvoir et de richesse<sup>40</sup> ». Somme toute, est-elle différente de lui ? Pas toujours : « cette femme qui parfois lui ressemble comme une goutte d'eau s'apparente à une autre goutte d'eau<sup>41</sup> ».

À nouveau, le dimorphisme est posé en principe pour être ensuite contrecarré. Et l'on est en droit de se demander si « Contre l'homme » ne signifie pas ici « Contre l'être humain »<sup>42</sup>.

D'autres textes voient les deux pôles s'écarter davantage, comme par exemple *Convives*, pièce écrite pour la compagnie Transquinquennial, qui

35. Eugène Savitzkaya, « Contre l'homme », dans *Ode au paillason*, Saint-Clément, Le Cadran ligné, 2019, p. 51. Ce texte, écrit pour la compagnie théâtrale Transquinquennial avec laquelle Savitzkaya travaille régulièrement depuis le milieu des années 1990, est d'abord paru sous le titre « Parfois », avec de menues variantes, dans le mensuel liégeois *C4 d'une certaine gaieté*, n° 71, février 2000, p. 7.

36. *Ibid.*, p. 55-56.

37. *Ibid.*

38. *Ibid.*, p. 52.

39. *Ibid.*

40. *Ibid.*, p. 51.

41. *Ibid.*

42. Dans un message électronique du 6 mai 2019, Eugène Savitzkaya m'assure pourtant que ce texte n'est écrit ni contre les hommes, ni contre les femmes !

ne met en scène que des sujets masculins en train de discuter de choses et d'autres. Et les femmes font bien entendu partie de leurs préoccupations. Le dispositif scénique est donc clairement genré.

Cependant, si, à deux reprises, le personnage de Stéphane, après avoir pourtant déclaré que la femme « bande autant que l'homme », souligne les différences entre les unes et les autres quant au fonctionnement sexuel, ses amis le contredisent aussitôt avec force :

Stéphane : *Mais la femme ne fout pas, c'est l'homme qui fout.*

Miguel : *Détrompe-toi, elle fait bien mieux que l'homme et elle peut le faire sans trêve et selon divers rythmes. [...]*

Stéphane : *C'est l'homme qui décharge, pas la femme.*

Miguel : *Elle décharge tant qu'elle veut avec fougue et fantaisie, et en riant, et son foutre monte jusqu'au ciel et inonde la terre, et les feuilles des arbres en sont plus luisantes, d'un vert plus soutenu. L'homme ne décharge que de temps à autre, et après il n'a plus qu'à ranger son bout de peau molle. Alors il se retire avec un goût de trop peu, il est vexé. Vexé, il devient agressif, bêtement violent, n'ayant pu profiter assez longtemps de la bonne violence, son gland trop sensible, ou pas assez d'imagination, la respiration trop courte.*<sup>43</sup>

Le mouvement est double, puisque la différence traditionnellement reconnue (c'est le mâle qui fout et qui décharge) est d'abord annulée, pour ensuite être reconstruite dans une forme de valorisation du pôle féminin : « les femmes sont comme les hommes » entraînant la sentence « les femmes sont davantage des hommes que les hommes ».

## SAVITZKAYA LUBRIQUE ?

S'agit-il pour autant de féminisme ? Ainsi isolée de son contexte, l'envolée lyrique de *Convives* consacrée à la décharge féminine pourrait passer au contraire pour misogyne.

La situation, à cet égard, est compliquée dans la mesure où la misogynie n'est en aucun cas une pensée rationnelle qui serait basée sur une observation du réel : c'est un fantasme. Or, les fantasmes ont la particularité d'être réversibles. C'est pourquoi la misogynie est une arme à double tranchant.

43. *Convives*, dont le texte est à ce jour inédit, a été interprété et mis en scène par la compagnie Transquinquennial à Limoges et Bruxelles en 2007, à Châteauroux en 2008, à Namur et Liège en 2009 et à Marseille en 2011. Sur le programme du théâtre de Liège, il était indiqué : « déconseillé aux moins de 16 ans ». Dois-je en faire autant pour mon article ?

Elle consiste aussi bien à réduire les femmes à leur corps (la publicité, la pomographie) qu'à leur interdire d'en avoir un (le sexisme inhérent aux religions monothéistes : la sainte Vierge ou la *burqa*). Le même misogynne reprochera, sans avoir l'impression de se contredire, à l'une d'aimer les plaisirs de la chair (« toutes des salopes », « *Così fan tutte* ») et à l'autre d'y être insensible (« mal baisée ! »)<sup>44</sup>.

Examinons la question tout de même, ce qui nous amène à des textes encore quelque peu différents. Je songe aux romans autobiographiques, comme *Fou civil*, *Fou trop poli*, *Fraudeur*, qui mettent en scène un double de l'auteur baptisé le « fou »<sup>45</sup>. Cette fois, un sujet s'exprime, non seulement en tant qu'individu masculin hétérosexuel (« Je préfère le cul de la femme, ce n'est pas une question de goût, c'est une question de forme »<sup>46</sup>), mais aussi, au gré d'un autoportrait peu complaisant, en tant qu'amateur de volupté : « Une bête je suis devenu, et toujours inquiet, sauvage, gourmand, ivrogne, lubrique [...] »<sup>47</sup>. Fort de cette prise de position, il ne cache pas, surtout dans *Fraudeur*, son amour de l'appareil génital féminin : « le fou a toujours aimé le moelleux, le moelleux du sexe féminin »<sup>48</sup>. La vulve et sa sécrétion sont décrites avec soin :

*Le garçon [...] put un jour regarder de très près, à le toucher du nez, le beau sexe d'une Micheline, les grasses lèvres closes puis la fine dentelle pourpre, rose ou bleuisseante, comme le voudra le probe lecteur. [...] Souvent le fou se pose cette question : qu'y a-t-il de plus chaud ? L'intérieur du vagin ou les couleurs de la vulve étalée dans sa splendeur par les coups de langue de l'humble butineur de cyprine ? »*<sup>49</sup>

En outre, au delà de la célébration, l'organe féminin est considéré comme une voie vers la connaissance : « Il faut chercher l'instruction où elle s'épanouit, par exemple dans les ailes d'une libellule, dans la laitance du hareng, dans le purin vivant, dans la prune bien mûre, dans les plis de la vulve [...] »<sup>50</sup>.

44. À ce sujet, voir entre autres Laurence Rosier, *De l'insulte... aux femmes. Un essai linguistique sur les insultes faites aux femmes*, Bruxelles, 180° Editions, 2017.

45. Dans *En vie*, roman autobiographique antérieur à cette trilogie, l'amour physique produit encore, via la perte d'unité du sujet, l'annulation de la différenciation des corps : « Pendant l'amour, l'embrasement, la tête me tourne et je divague, me multipliant par deux, me jetant corps et biens dans un autre corps et prenant l'aspect d'un animal à deux têtes [...] » (Eugène Savitzkaya, *En vie*, Paris, Minuit, 1995, p. 107).

46. Eugène Savitzkaya, *Fou trop poli*, Paris, Minuit, 2005, p. 85-86.

47. Eugène Savitzkaya, *Fou civil*, Charenton, Flohic, 1999, p. 123.

48. Eugène Savitzkaya, *Fraudeur*, Paris, Minuit, 2015, p. 35.

49. *Ibid.*, p. 94.

50. *Ibid.*, p. 40.

Rien ne vient plus annuler le dimorphisme sexuel. Et il n'est plus question ici de souligner un féminisme potentiel. Faut-il y voir une forme de machisme ou de misogynie ? De Micheline, le probe lecteur ne connaîtra que le « beau sexe » : elle est donc réduite à une seule partie de son corps, qui se trouve morcelée par le regard du garçon. Il me semble cependant qu'une telle accusation serait absurde et cela pour plusieurs raisons. D'abord, il s'agit de célébration, comme dans *À la cyprine*, le joli titre du recueil de poèmes paru la même année. Ensuite, quand on envisage ces romans dans le contexte de l'œuvre de Savitzkaya, on s'aperçoit clairement que le corps, qu'il soit masculin ou féminin, y est omniprésent, très souvent morcelé et sexué, sans que cela n'entraîne aucune forme de condamnation. Le corps savitzkayen est profondément organique : il n'est jamais considéré de façon esthétique ou pratique. L'adjectif « beau » qualifiant le sexe de Micheline est exceptionnel — ce qui ne le rend certainement pas péjoratif. Qui plus est, l'amour savitzkayen des vulves, en un sens, est égalitaire, puisque toutes les femmes en ont une ! Or la misogynie consiste d'abord à classer les femmes en fonction de leur beauté — ou plutôt des canons arbitraires de la Beauté. Rien de tel ici : toutes les vulves et toutes les fesses sont belles — ce n'est même pas une question d'âge, puisque la dame qui a motivé l'affirmation mentionnée ci-dessus au sujet du « cul de la femme » n'était pas une jouvencelle : « Il préfère [...] caresser le beau cul d'une grand-mère [...] »<sup>51</sup>.

Il me semble, en un mot, que, dans ces textes, le corps féminin est accepté tel quel, à tous les âges de la vie, sans sublimation, sans fausse pudeur et sans passer par la moindre discrimination.

#### ET LA FILLE ?

En dehors du champ du désir charnel, il est un autre livre où le dimorphisme sexuel n'est pas annulé aussitôt que posé : c'est *Exquise Louise*. Il faudrait entreprendre ici une comparaison détaillée de ce joli petit livre consacré par Savitzkaya à sa fille et de *Marin mon cœur*, le livre du fils. Je me contenterai de noter seulement que, par rapport à Marin, Louise semble appartenir à un autre clan : « Elle a signé un pacte avec sa mère la fée dont elle reconnaît temporairement la suzeraineté et la sagesse. »<sup>52</sup> Avec la fille apparaît une filiation féminine : « Voilà une petite fille qui

51. Eugène Savitzkaya, *Fou trop poli*, op. cit., p. 85.

52. Eugène Savitzkaya, *Exquise Louise*, Paris, Minuit, 2003, p. 25.

ressemble à sa grand-mère, voilà une nouvelle facette du visage ancien.<sup>53</sup> » La boucle de cet article semble bouclée : là où la distinction entre les sexes semble la plus claire, où l'auteur s'est par conséquent enfin extrait du magma primitif, réapparaît le visage de celle qui en était l'origine : la mère.

#### TRÈS COURTES CONCLUSIONS

Différents cas de figure ont donc été rencontrés dans l'œuvre de Savitzkaya : magma fusionnel indifférencié où les sexes se confondent, textes intermédiaires où le dimorphisme sexuel est posé pour être aussitôt aboli, textes autobiographiques qui ne renoncent plus à la différence des genres, les uns pour mieux chanter le corps féminin organique, les autres pour déclarer à sa fille un amour sain, empreint de décence et de délicatesse.

Faut-il y voir du féminisme ? Peut-être parfois, par accident, sans idéalisation et sans naïveté. En tout cas, nul trace de misogynie, malgré l'audace des thèmes abordés.

J'aimerais conclure par une citation inattendue, que je ne commenterai pas et qui laisse deviner encore une autre face de l'insaisissable Savitzkaya : celle du citoyen. Lors de la fameuse affaire Dutroux qui avait bouleversé la Belgique en 1996, il avait en effet écrit, dans une revue, un texte indigné, dont voici un bref extrait : « Le goût de la chair fraîche, bien plus répandu qu'on le croit, est le signe de décrépitude d'une société incapable d'envisager son avenir et ne vivant qu'à court terme au rythme des lois économiques du grand marché devenues lois universelles et morale absolue et dont l'absurdité s'exprime d'elle-même : produire, envahir, submerger, conquérir de nouveaux espaces économiques, occuper les positions acquises et cela sans la moindre aspiration profonde et la moindre humilité. Dans les sociétés dites primitives l'enfant est le bien le plus précieux car il est le potentiel vital. Ici, il est devenu marché à conquérir, image publicitaire, produit de consommation. Vous souvenez-vous des nymphettes chanteuses et autres et de l'engouement que ce nouveau produit a suscité dans notre société il y a peu ? À qui s'adressait ce nouveau produit ? Aux enfants ou aux adultes ? Y a-t-il eu une étude de marché ? Qui a fait cette étude et sur quelle base ?<sup>54</sup> »

Laurent DEMOULIN

53. *Ibid.*, p. 27.

54. Eugène Savitzkaya, « Qu'est-ce qui cloche ? » dans *Réseaux*, n° 79-80-81, *Prises de parole. La crise des pouvoirs et l'éveil des consciences en Belgique*, Mons, Ciephum, 1997, p. 190.